

François Noudelmann, *Le toucher des philosophes*, Gallimard, 2008.

ENFIN SEULS

par Jean-Pierre Richard

On regrette souvent que le public des concerts classiques vieillisse. Antoine Doinel, Truffaut le filmerait dans d'autres salles. Les jeunes français seraient-ils moins musiciens ?

Ce n'est pas sûr. C'est souvent à la fin de l'année qu'on apprend que tel de nos élèves est un bon instrumentiste, tout comme tel autre est un champion sportif. Si la jeunesse n'est pas dans la salle, elle est parfois sur la scène, une autre scène, pour préparer quelque audition, dans une école de musique par exemple. Ou bien alors notre étudiant pratique son instrument en simple amateur : dans son coin, il ou elle travaille.

Voici un essai à leur signaler : vif et riche, sans esprit de sérieux. Il y a donc eu aussi des philosophes, des intellectuels qui aimaient cette pratique « amateur ».

La passion musicale de Nietzsche est connue. On donne même, exceptionnellement, certaines de ses compositions : parce que c'est lui. Sait-on qu'il écrivit soixante-dix oeuvres, parfois inachevées? (p. 62). On sait que Barthes - que la plupart des compagnies ennuyait vite - aimait, au piano, retrouver Schumann. Le cas Sartre est moins connu et semblait jusqu'ici se réduire aux conditions sociales qui l'avaient constitué enfant sage.

C'est par lui que François Noudelmann commence. C'est ce paradoxe de l'homme Sartre qui est même sans doute à l'origine du projet du livre. Sa vie durant Sartre a joué « du Chopin », toujours auprès d'une femme : sa grand-mère, puis sa mère, puis sa fille. Il n'était donc pas tout entier cet homme que la maîtrise du discours satisfait. « Il gardera toujours ces moments indicibles à l'écart de sa polygraphie dévorante » (p. 25) ; Et la musique qu'il aimait jouer n'est pas celle sur laquelle il s'appliquait à écrire (pour les autres, pour le « siècle »).

Toutefois pour faire valoir cet autre Sartre, celui d'une « passivité », l'A. semble par endroits bien sévère pour le Sartre diurne (p. 22, 28, 34) : il « disserte », celui qui a pourtant tellement « cherché, en deçà de la langue et du style, la fluence de la pensée » ? (44)

Nietzsche adolescent improvisait : il continuera jusque dans les années dites de la « folie ». Au piano son jeu était sinon « brutal », du moins anguleux (cf . *Lettres à Peter Gast*, Éditions du Rocher, collection « Domaine musical », 1957 ; réédition Christian Bourgois, 1981) Mais par-delà « l'affaire Wagner-Bizet » (et le travail de Nietzsche pianiste faisant l'effort de déchiffrer une transcription de *Carmen*), il y a, par exemple, l'attachement passionné au Chopin de la *Barcarolle*. « Fantasmagories intimes » (p. 79, 96) dans l'identification rêvée, et « condensée » comme dans le rêve, peut-être : Leopardi, Raphaël deviennent les frères, les « nouveaux amis » de Nietzsche le Polonais et de Chopin l'Italien (passim).

Schumann plus que Chopin (peut-être parce qu'il « ne pénalise pas l'amateur ») est le compositeur par excellence aimé de Barthes. L'A. décrit très bien ce « seul à seul » et ce carnaval intime : Barthes, homme du texte, aimait déchiffrer et sur des partitions héritées, tout en reprenant des doigtés d'antan, « multiplier le plaisir des commencements » (p. 125). L'exemple vient de haut... : « Sur son piano intime repose une partition éclatée, à la manière de fragments aléatoires que l'on peut interpréter selon des successions différentes » (p.116).